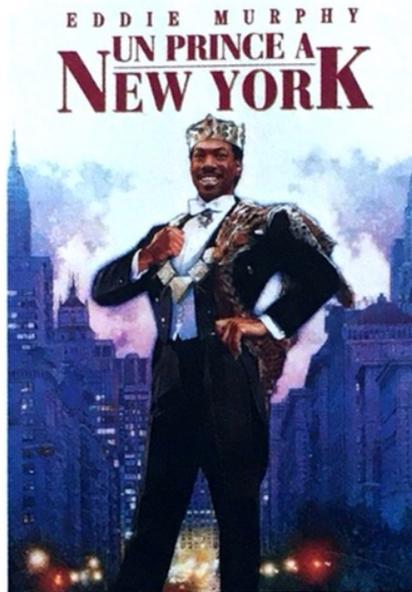


UN PRINCE À NEW YORK (1988)

→ JOHN LANDIS

Pour devenir le roi de la comédie, le prince Eddie Murphy doit passer le balai sur les rêves des années Reagan dans une fable plus ambiguë qu'il n'y paraît.

« La verge princière est lavée, Altesse. » La routine matinale du prince Akeem ne lui laisse pas beaucoup d'autonomie et l'extrême opulence de sa vie de futur héritier du trône de Zamunda, royaume paradisiaque situé en plein cœur de l'Afrique, le tient loin des réalités du monde. Aussi, peu convaincu par les épouses qu'on lui soumet, il décide de partir à New York, simplement accompagné de son fidèle valet Semmi, à la recherche d'une compagne qui pourrait enfin lui plaire. Mais afin d'obtenir la certitude d'être aimé pour ses qualités et non sa richesse, il choisit de se faire passer pour un modeste étudiant africain. Il tombe rapidement amoureux de la jolie Lisa, dont le père tient une enseigne de fast-food qui plagie sans vergogne une célèbre marque de hamburgers, se fait engager comme humble employé et tente de conquérir le cœur de la jeune fille, pourtant déjà convoité par un bellâtre fortuné. Comédie romantique culte des années 1980, UN PRINCE À NEW YORK a tout de la fable un peu mièvre qui revisite le conte de *Candide* à l'aune du rêve américain, avec un petit zeste de comédie à la Capra. Le film semble aujourd'hui profondément marqué par son époque, ne serait-ce que parce que son modèle pour le moins patriarcal, la place et la composition des personnages féminins ou les représentations communautaires et les stéréotypes sur l'Afrique paraissent appartenir à un monde bien obsolète. Le canevas sans surprise de la bluette sentimentale a tout autant vécu. Pourtant, à bien des égards, UN PRINCE À NEW YORK reste un film irrésistible, d'abord parce que tous les acteurs y sont incroyablement sympathiques, des premiers rôles (les facéties d'Eddy Murphy et d'Arsenio Hall, bien sûr) aux petites apparitions (Ralph Bellamy et Don Ameche en duo de clochards, Eriq La Salle et sa coiffure luisante et frisée, ou encore Samuel L. Jackson en braqueur inexpérimenté), sans oublier le solide casting de seconds rôles (dont John Amos et James Earl Jones dans les rôles des patriarches



respectifs, et l'impériale Madge Sinclair en reine du Zamunda). Ensuite, parce que ces comédiens, généreux et joyeusement cabotins, servent un scénario qui ménage une vraie drôlerie et quiconque ne rit pas devant l'échange du prince arrivé à New York, qui lance depuis son minuscule balcon un discours empreint de lyrisme pour louer la grandeur de cette ville, exprimer son bonheur de ressentir enfin face à lui la « vraie vie » et saluer allègrement ses nouveaux voisins pour s'entendre répondre – d'on ne sait où – d'aller chier, ne mérite sans doute pas ce film.

Bienvenue au royaume des losers

Affranchi de ses idoles (Richard Pryor et Bill Cosby), Murphy a peaufiné son style d'émission en émission en devenant l'une des stars du SATURDAY NIGHT LIVE¹⁹⁷⁵⁻ (Lorne Michaels) entre 1980 et 1984. Il connaît ses premiers grands succès cinématographiques avec Walter Hill¹⁹⁸² (48 HEURES), John Landis (UN FAUTEUIL POUR DEUX¹⁹⁸³) et, surtout, Martin Brest et Tony Scott (LE FLIC DE BEVERLY HILLS¹⁹⁸⁴ et LE FLIC DE BEVERLY HILLS 2¹⁹⁸⁷). UN PRINCE À NEW YORK est un projet développé sur mesure pour l'acteur, qui fait travailler plusieurs scénaristes sur le sujet avant de reprendre lui-même l'histoire et de confier sa réalisation à John Landis. Le film est pensé comme un objet-performance pour Murphy, qui y assure le show. Il incarne ainsi un rôle double, jouant tour à tour le prince altier et l'humble indigent, auquel il ajoute, à la faveur d'un impressionnant travail de grimage, une galerie de portraits hauts en couleur : Randy Watson le chanteur de soul affecté, Clarence le patron du salon de coiffure jacasseur, et Saul le client blanc et juif du salon, comme une revanche sur la pratique du *blackface* du début du siècle passé. L'humoriste Arsenio Hall se plie également au jeu (il incarne entre autres le valet Semmi, le révérend Brown dépravé et une jeune femme inénarrable attablée dans un bar). Leurs prestations déclenchent les sourires et l'immense succès rencontré dans les

salles confirmera Eddy Murphy dans son statut de star de la comédie. Mais le film trouve son véritable intérêt dans le portrait en creux qu'il fait de l'Amérique reaganienne, ainsi que dans un travail de célébration ambiguë du *loser* et de la *working class* américaine. Ce n'est pas vraiment un hasard si Akeem débarque dans le Queens (à la recherche d'une reine donc), l'un des arrondissements les plus cosmopolites de New York, mais aussi l'un des plus populaires et miséreux. Les bagages du prince sont immédiatement volés, les immeubles tombent en ruine, les sans-abri se retrouvent aux coins des rues pour se réchauffer autour d'un brasero, et la population jette ses déchets par la fenêtre directement dans la rue. Le trait est caricatural à souhait, mais donne un fameux coup dans l'aile au miracle capitaliste américain devant l'œil d'un riche prince africain qui observe toutes ces scènes avec le regard émerveillé d'un enfant dans un magasin de bonbons. Tout au long du film, le sourire béat d'Eddy Murphy face à la précarité du quartier ou aux tâches ingrates qu'on lui attribue constitue un contrepoint d'un comique absolu. Lorsqu'il demande un logement très modeste au propriétaire d'un immeuble délabré, celui-ci lui répond laconiquement : « *On dirait des chiottes... ça va vous plaire.* » Et de fait, son sourire est immense. Le récit, on le comprend, devient alors initiatique. Pour atteindre son objectif, Akeem doit vivre le cauchemar américain, et plus encore celui des Afro-Américains : vivre dans une banlieue infâme, être déconsidéré, se satisfaire de petits boulots de nettoyage malgré sa grande éducation, et peut-être un jour, pouvoir éventuellement prétendre à un meilleur travail, mais pas forcément à la fille du patron. Tout cela avec le sourire. Les discours lénifiants du père propriétaire du fast-food sont, de ce point de vue, édifiants. Cette position de loser laborieux est bien sûr encore renforcée par la rivalité avec Darryl, qui a la réussite arrogante.

Conte de fées

Deux scènes explicitent ces enjeux. Dans la première, Akeem vient d'être engagé au fast-food. Il faut le voir, dans son petit costume d'employé modèle, à l'arrière-plan de l'image, passer et repasser la serpillière devant les fenêtres du bureau de Lisa dans le but désespéré d'attirer son attention avant d'oser entrer dans son local où, située au premier plan, la fille du patron encode consciencieusement la comptabilité de l'établissement sans lui prêter un regard. La mise en scène dit parfaitement le fossé des classes sociales. Le jeune homme se présente alors comme le nouveau responsable de toutes les poubelles et clame cette formule malheureuse : « *Quand vous pensez "ordure", pensez "Akeem"!* » Contre toute attente, la maladresse de la réplique plaît à la jeune femme qui s'en amuse. Elle scelle déjà leur

romance. Plus tard, Lisa, de plus en plus curieuse d'Akeem, lui demande de visiter l'endroit où il habite. Il l'emmène donc dans son appartement vétuste. Mais en poussant la porte, il découvre avec stupeur que son valet a complètement réaménagé les lieux avec une vulgarité de nouveau riche peu commune (écran géant, néons colorés et jacuzzi au centre de la pièce). Akeem prétend alors la présence d'un gros rat pour l'empêcher de pénétrer les lieux. Elle l'interroge ensuite sur sa vie en Afrique et il lui répond qu'il est gardien de chèvres. L'instant d'après, le couple s'embrasse... Mais comme pour balayer cette naïveté sentimentale et idéologique, la fin du film est un vaudeville autour de la question des privilèges, qui prend la forme d'un conte de fées très artificiel où tous les crapauds se révèlent princes et princesses. Loin de New York, loin du réel... ♦ DICK TOMASOVIC



Le prince Akeem de Zamunda (Eddie Murphy) essaie de s'habituer aux coutumes américaines : il pense que « Fuck you » est une formule de politesse.